

ICI SEULEMENT
NOUS SOMMES UNIQUES

CHRISTINE AVEL

ICI SEULEMENT
NOUS SOMMES UNIQUES

ROMAN

ROMAN
BUCHET • CHASTEL

Cet ouvrage a bénéficié d'une bourse
de soutien à l'écriture du CNL.

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03291-6

« Faulkner disait que nous disposons tous d'un territoire pas plus grand qu'un timbre-poste, et que ce qui importe n'est pas la superficie, mais la profondeur à laquelle on le creuse. Mon timbre-poste est minuscule. Je ne sais pas si je le creuse bien... »

PIERRE MICHON,
Le roi vient quand il veut

PÉRIMÈTRE

Ici commence et finit le monde. Ses limites sont précises et immuables, elles vont du troisième caroubier de la grand-route à l'extrême pointe des rochers de la crique, une poignée de kilomètres plus loin.

Ainsi en a décidé Niso, debout sur le bassin blanc des grandes décisions, celui-là même où, chaque été, nous allons massacrer de minuscules serpents, dans une orgie de hululements sauvages. Ce jour solennel où Niso l'affirme, bras croisés sur la poitrine, relevant le menton comme son père : « Ici commence le monde », nous l'acclamons en chœur.

Le monde débute là, au sortir du village. L'unique route goudronnée mène droit au bourg de l'île, puis s'oriente d'un

coude brusque vers la mer. Notre territoire englobe trois champs d'oliviers, les graminées et les buissons d'épines, le jardin bordé de tamaris, la maison de fouilles, le palais et le chantier, émietté en plusieurs sites jusqu'à la falaise.

Ici commencent et finissent nos vies. Nous y passons deux ou trois mois par an : le reste de l'année n'existe qu'à peine, étiré dans une brume compacte de monotonie – une récitation bien apprise et débitée par cœur, à toute vitesse, sans en savoir le sens, oubliée à la seconde de l'arrivée sur l'île, et dont jamais nous ne parlerons entre nous.

Le reste de la terre est une pauvre chose insipide et froide, un navet rabougri dans la soupe du soir. Même notre ciel d'été, ici, est autre ; il perd la consistance laiteuse des horizons flamands ou les nuages étirés du nord de l'Italie, il est d'un bleu intense, avec la chaleur s'épanouit le soir en un déluge de couleurs comme nulle part ailleurs.

Le monde se limite à quelques arpents d'eau profonde et de terre rouge sang,

contenus par deux sentiers et une frange rocheuse incisant la baie. Il nous suffit.

Du haut de la falaise, la veille du départ, nous le contemplons, sûrs de nous, la langue sur nos lèvres craquelées de sel, nous tortillant d'un pied sur l'autre, jusqu'à ce que le ciel soit plus sombre que la mer. Là, face à l'anse, nous jurons de revenir l'été suivant, celui d'après et tous les autres, à plonger dans les vagues.

Le monde est là et là seulement, palpitant dans nos mains, vivant, chaud sous nos pieds. Nous ne le quitterons jamais.

Si notre île est le monde, la crique en est le centre, son nombril paisible et profond.

D'avoir parcouru si souvent le chemin de la maison de fouilles à l'anse, par jeu il nous arrive de le suivre les yeux fermés, guidés par les seules odeurs des épineux, puis des lys des sables. La plante de nos pieds garde, d'une année sur l'autre, le souvenir de la déclivité, des pierres tranchantes qui par traîtrise nous guettent à l'angle d'un virage et laissent pour deux mois des plaies à vif, jamais cicatrisées, ravivées à chaque plongée par le sel ; le sable enfin, si fin qu'il s'infiltré partout les jours de vent, dans nos yeux, sous nos ongles et nos dents. D'une douceur extrême ce sable, poudreux et doré, brûlant dans la journée – au début de l'été on

danse d'un pied sur l'autre, se maudissant d'avoir perdu la corne protectrice –, tiède le soir, frais le matin.

Puis toujours ce point précis, dans la descente en pente douce vers la plage, où nous sommes d'un coup attirés vers la mer : nous le devinons sans savoir où il est. Arrivés là exactement, les bras en croix, nous nous mettons à hurler, galopons jusqu'à l'eau, nous jetons pêle-mêle dans les vagues, libérant nos poumons de tous les cris contenus dans l'année.

Nous passons le plus clair de la journée dans les eaux sombres à sauter, plonger, nous hisser sur la pierre, nous ébrouer, et, une fois secs, nous laisser glisser de nouveau dans la fraîcheur de l'eau, groupe d'otaries indolentes et bruyantes.

Evi est la plus jeune, elle reste en retrait, personne ne fait jamais attention à elle. Elle nous suit avec le dévouement d'un caniche, ses longues mèches brunes dans les yeux, se laisse rabrouer et commander par Niso sans protester, « Mets-toi là, fous le camp, porte mon sac », il l'appelle

la sangsue, aucun de nous n'aurait l'idée même de lui adresser la parole. Mais quand Evi parle, en de rares circonstances, sa voix grave, un peu rauque, détonne ; alors nous nous taisons, étonnés de découvrir sa minuscule existence.

Un jour, dans les bruits d'eau, les cris et les remous, elle dit de sa voix d'adulte : « Moi aussi j'y vais. » L'un qui va s'élancer suspend net son mouvement, nous nous tournons, surpris, Evi dos collé à la pierre, si petite, nous arrive à l'épaule et encore, elle se met à courir comme une folle, droit devant, « Attention les rochers », murmure Niso d'une voix étranglée, déjà elle a sauté, sans un cri, sans freiner.

Nous tous penchés vers l'eau d'un même mouvement, Niso sur la pierre plate en contrebas, scrutant les remous, prêt à plonger, muscles tendus, une veine bat sur sa tempe, Evi ne remonte pas, du tourbillon il faut donner un bon coup de pied pour s'élever à la surface, « *Ma che stronza* », jure Zac au moment précis où Niso se jette, dans un fracas d'écume. Quelques mètres plus bas, le long de la roche, le rire rauque

d'Evi cramponnée au rocher : « Je vous ai fait peur, Niso, hein je vous ai fait peur. »

Niso est toujours le premier à la crique, loin devant le groupe il court, le bruit mat des pieds nus, d'une main il agrippe le masque de plongée, de l'autre les palmes, il grimpe sur les rochers et dégringole sur la pierre plate, abandonne là son tee-shirt, ajuste le masque d'un doigt vite fait mal fait – celui d'Evi, trop petit, le sien il l'a perdu – et plonge dans la continuité, avide du choc de la fraîcheur, du bourdonnement soudain des tympans.

Dans l'eau, Niso n'a jamais froid. En bas seulement, en profondeur, cramponné d'une main au rocher, quelque chose dans sa poitrine se desserre, se déplie lentement comme un étau et les racines s'écartent, qui chaque année lui poussent autour des côtes et l'étouffent.

Là il peut ouvrir les yeux sans craindre le sel, ses poumons s'élargissent. Dans le groupe il n'y a pas de concours d'apnée, non parce que les parents l'interdisent (ils en sont à mille lieues) ou par peur

du danger, mais parce que lui, Niso, serait toujours vainqueur.

Tout en bas, il s'imagine au fond d'un lac : les murs du port immergé, dont il perçoit les premiers contours à quelques mètres (plus loin, c'est sombre, mystérieux), marquent l'entrée d'un village englouti. Il reste le plus immobile possible, laissant ses mains flotter comme deux poissons-pilotes dociles autour de lui. Parfois, ultime récompense, un banc de sardines argentées frémit devant ses yeux, tout près, au rythme de la houle.

Lorsque le trop-plein de l'année s'est enfui en mille et une bulles d'air, alors seulement, d'un coup de talon, il monte vers la surface.

SONDAGES

Au début de l'été nous restons face à elle, longtemps, balançant les pieds en cadence, assis en rang d'oignons sur la barrière de l'entrée, groupe de moineaux blottis sur un fil électrique.

La maison de fouilles n'a pas disparu pendant notre absence ; elle est plantée droit dans le sol, avec ses larges murs, elle résiste, inchangée. Nous aimons le vérifier. La façade est badigeonnée à la chaux comme celles du village, d'un blanc soutenu, éclatant et dur, qui fait cligner des yeux en plein midi.

À l'origine, bien avant nos naissances, il n'y avait rien ou presque : une terre ingrate mêlée de caillasse, des murets, une poignée de chèvres nourries aux épineux. Le village d'alors se raconte en peu de mots,

bled poussiéreux doté d'une épicerie à tout faire et basta, sans même un magasin de souvenirs, sans même un bureau de poste. Le palais était là, bien sûr, vieil amas de pierres ceint d'une clôture rouillée, et quelques chantiers endormis, de longue date oubliés. Puis la maison est apparue, le jardin a poussé comme oasis au Sahara, des fouilles ont ouvert aux abords, le chemin a rejoint la nécropole, la cahute a surgi près de la plage, le tout enfin en place, à notre seul usage : notre univers complet, parfait, immuable.

Nous contemplons la façade éclatante sans nous lasser, nous nous assurons d'être arrivés à bon port, loin du crépi coquille d'œuf de nos pavillons de banlieue, des balcons exigus de nos appartements, des bégonias en pot de nos grands-parents.

La maison de fouilles nous paraît, quand nous avons cinq ou six ans, un espace vaste et complexe. L'architecture en est pourtant squelettique, quasi monacale. Peut-être était-ce l'intention initiale, sans doute l'architecte avait-il la foi, croyait-il au

sacerdoce des archéologues. Le plan simplissime copie celui des palais archaïques, il nous relie à eux, s'imbrique dans le labyrinthe souterrain de leurs ruelles, à la perfection.

Un long couloir dessert, dans l'ordre, le bureau à droite, la véranda et la cuisine au centre, puis les sanitaires, les chambres en file indienne. La véranda s'ouvre sur l'extérieur par de larges piliers. Les chambres – nous y logeons tous alors – sont des cellules sans salle de bains, à peine une étagère, un bureau et une chaise, une fenêtre unique donnant sur les tamaris.

Les sanitaires sont communs et d'une sobriété extrême, nettoyés au jet chaque matin. Nous préférons de loin la douche expéditive au bain quotidien de l'année sous surveillance – montre-moi tes ongles, n'oublie pas le shampoing. Cette promiscuité nous plaît, nous inquiète aussi lorsqu'il faut croiser les adultes à demi nus, hirsutes, les entendre siffloter, péter ou rire tout seuls. Nos parents, qui malgré nos supplices honnissent le camping, acceptent ici de s'accroupir au-dessus d'un trou nauséabond et nous entendons tout,

ce qui, étrangement, nous rassure. Nous revenons avec bonheur à l'âge de pierre (du bronze, corrigeraient-ils, soucieux d'exactitude).

Les poux s'incrument l'été, les puces aussi, nos dos bosselés de plaques de boutons nous démangent. Aussi, quand un adulte accepte de nous tondre, nous patientons gaiement en file indienne dans la véranda, chantonnant, insouciant comme un groupe de babouins à l'heure de l'épouillage.

L'un de nous reste à part. Sa tignasse épaisse, brune, bouclée, mêlée de graminées, résiste à la tondeuse, aux ciseaux et aux vaines tentatives pour la discipliner, au fil de l'été elle pousse, couvre ses yeux sombres et lui frise dans le cou. Les enfants du village rient sous cape en le montrant du doigt (à distance, sans oser le défier), nous non. Les cheveux de Zac sont sa noblesse, sa crinière – comme la nomme sa mère en riant, exagérément fière de la beauté de son fils. Nous admirons sa résistance obstinée à la tonte autant que sa capacité à écraser un à un les poux qui

lui dévorent le crâne, entre deux ongles, à l'heure de la sieste.

La maison de fouilles est entièrement tournée vers le jardin, offerte, à la seule exception des chambres plongées dans la pénombre, même à midi. Elle n'existerait pas, ne tiendrait pas debout sans l'éden luxuriant qui l'entoure et la recouvre, bougainvillées à l'assaut de la façade, passiflores enroulées aux piliers. Le jardin soutient la maison autant qu'il la dévore, de l'un à l'autre nous passons en enjambant le muret du couloir. La nuit le jardin est immense, nous enserme et nous prend.

Quarante, trente-neuf. Le décompte commence toujours à quarante, va savoir pourquoi. Nous restons là, désarmés, hésitants. Il nous faut deux secondes pour secouer la torpeur.

Nous nous éparpillons dans les rais de lumière, droit vers les murets, les arbres, les abris mille fois réinventés. À cette époque, nos cache-cache se limitent au jardin, qui nous paraît si grand. Peu à peu nous irons nous embusquer jusque sur la

falaise, dans les champs d'oliviers et même dans le palais, enjambant la grille, bravant l'interdit.

Notre nombre varie, certains sont des réguliers, présents sans faute dès juin, d'autres apparaissent de loin en loin sur l'île. À cinq, huit ou dix ans nous sommes un groupe compact, bruyant et hirsute, sans cesse en mouvement, nous parlons toutes les langues de la terre, nous les avons apprises dans le jeu, les roulades et les rires.

Sur l'île nos prénoms sont courts, sonores et singuliers : Niso, Zac, Evi. Cent fois ils ont été déformés, rallongés à la mode grecque puis raccourcis de nouveau jusqu'à former ces syllabes colorées qui n'appartiennent qu'à nous, que nous ne portons qu'ici. De septembre à juin nous serons Denis, Giacomo, Isabelle, des prénoms d'enfants sages de nos pays, de gosses sans histoire, auxquels il faudra accoler l'initiale du patronyme, F. ou D., pour nous différencier du voisin.

Ici seulement nous sommes uniques. Nos parents aussi, l'été, oublie peu à peu nos prénoms d'origine, jouent des

diminutifs et des additifs, puis, les semaines passant, se contentent d'un indistinct « les enfants ! » pour sonner le départ, à l'heure de la taverne.

Nos familles sont italiennes, belges, grecques, anglaises ou françaises, la plupart d'entre nous, chez eux, parlent deux langues au moins. Ensemble, nous composons une nationalité nouvelle, insulaire, nous nous comprenons dans un sabir qui mêle mots inventés et patois d'ici.

Niso est le plus rapide, celui qui détale le premier, la main d'Evi serrée fort dans la sienne et, par réflexe, tous courent d'abord dans sa direction.

Il nous dépasse d'une tête, pourtant c'est une crevette. Peau diaphane et yeux clairs, mince à l'excès, ses côtes ressortent, un petit os aussi qui pointe en haut du sternum, les veines bleutées visibles aux poignets, l'une palpite à son cou lorsqu'il est troublé ; pas un poil de gras, les muscles des épaules jouent sous la peau, fins et longs. Au fil de juillet il prend cette couleur cuivre clair piquetée de taches de rousseur, sa peau

mue et pèle comme celle d'un lézard. Du saurien, il emprunte pour l'été la vivacité et le goût des murets escarpés, en suspens sur la branche d'un tamaris, sans un geste, presque sans respirer – il est celui que l'on trouve en dernier.

Niso et Evi sont là depuis toujours. Ils sont comme nés sur l'île, issus d'elle. Frère et sœur, vraiment ? Evi, la cadette, rattrapera vite Niso en taille, on le voit, avant qu'il ne prenne l'avantage à l'adolescence. Des genoux robustes, des épaules de nageuse, toute une charpente vouée à faire face, à tenir ; à cinq et huit ans on parierait déjà que si ces deux-là se battaient, elle aurait le dessus. Difficile d'imaginer qu'Evi – notre Evi, butée, tenace – passe toute l'année en jupe, ballerines et queue-de-cheval, contient ses poings serrés dans ses poches de gilet.

Débarquant du ferry fin juin, elle s'arrête sur le pont, toujours. Les passagers pressés la bousculent en sortant, comme un colis encombrant oublié par mégarde. Leur père irrité (déjà sur le quai, à compter et recompter les bagages ; sa

rigueur scientifique est célèbre) se tourne, la hèle, alors Niso supplie, « Evi, mais tu fais quoi ? » Elle reste prise dans ce sas incertain entre deux mondes, gonfle ses poumons, laisse tomber sur son front, sans plus la retenir, une longue mèche brune.

Davantage que son frère, Evi est celle dont la nature double éclate en plein été.

Plus tard Niso s'en rendra compte, à l'improviste, en feuilletant l'une de ses revues scientifiques adorées ; l'un de ces magazines aux titres intrigants et au contenu abscons qui ont l'art de convaincre, schémas à l'appui – sans qu'il soit possible de l'expliquer ensuite, ni même de l'imaginer –, que le vide est en réalité plénitude, que le temps est une courbe, l'univers une sorte de bagel aux contours définis et l'espace-temps un drap tendu arbitrairement froissé par la gravité.

Ce sera un titre en une de *Science et Vie*, étalé devant lui : « Sommes-nous tous des chimères ? », avec une illustration troublante, une chèvre à queue de poisson dans la plus pure tradition des monstres antiques, la reproduction d'une mosaïque romaine.

Et cette explication de l'auteur de l'article, sûr de son fait (ses titres prestigieux incitant à le croire) : certains êtres humains mêlent en eux deux ADN différents, cas plus fréquent qu'on ne le pense ; deux personnes cohabitent alors en un seul être humain, sans que l'on ne s'en rende compte, si ce n'est au hasard d'une analyse génétique. Une oreille de l'une, un orteil de l'autre.

Comme ceux de l'île, précisément. Des chimères. L'enfant de l'année et celui de l'été : deux codes génétiques distincts, deux corps, le premier blanc et lisse, ongles ras cheveux nets, récuré et crémé – l'autre doré, sauvage, doté de muscles et de griffes, zébré par la morsure des ronces, calleux et résistant.

À cache-cache Zac est celui qui compte, au pilier de l'angle, sa tignasse inclinée sur son bras replié. Il reste à la frontière précise entre maison et jardin, clarté et ténèbres. C'est la règle.

Il compte plus souvent qu'à son tour, pourtant nous tirons au sort mais tous

trichent, tous sauf lui, nous préférons être traqués, cœur qui bat et mains moites. Nous ne sommes pas sûrs d'aimer vraiment ce jeu, dans les odeurs et les bruits effrayants du jardin.

Zac ne sait pas tricher, et il aime rester seul. Compter veut dire s'isoler, exister sans le groupe, être le seul visible – si l'on peut dire, car nous aimons lancer le jeu quand les ombres s'étendent. Dans les années qui viennent (au fur et à mesure que nous connaissons les caches, les embûches, les recoins) nous préférons la nuit tombante, l'heure où l'on distingue à peine les contours des bosquets.

Les autres courent loin, sans bruit, mais Evi agrippe le tronc du figuier proche comme un radeau : elle craint l'obscurité et reste là, près de Zac. Quand ils étaient petits, Niso embarquait Evi avec lui, serrait sa main à faire mal et la forçait à courir vite, plus vite, toujours plus et se taire, de loin nous les entendions murmurer « Chut ne dis rien arrête de te tortiller. – Tu me fais mal, Niso, j'ai froid », roulée en boule contre lui, derrière un arbre,

une main devant la bouche, respirant le moins possible.

Avant ils étaient deux : un jour elle a exigé de jouer seule, fière de participer, de ne plus être trop petite. De nos cachettes, nous voyons Evi qui ne s'éloigne pas, Zac repart en arrière pour lui laisser du temps, trente-deux, trente et un, la supplie à mi-voix, « Allez va-t'en, bouge », sans comprendre que ces changements de rythme la troublent davantage.

Evi a beau courir en cercle autour du point de départ comme un papillon de nuit affolé, à dix, puis à six elle est toujours là, hésitante, Zac connaît chacun de ses refuges, en premier la cherchera. Il faut qu'elle bouge. Elle ne bouge pas, ne peut pas, ne sait pas.

Zac ralentit un peu plus, insiste davantage sur ce zéro final. Il s'avance, humant l'air, déjà il sait sa présence effarée. Il est tout près d'Evi, à pas feutrés s'approche, prend son temps, aux aguets, pendant le décompte aura perçu nos craquements, nos bruissements, nos halètements. Il progresse sans bruit.

Une décharge électrique nous parcourt quand, dans la pénombre, il nous saisit le bras. Comme Evi – qui pousse ce premier cri, terrifié et ravi – nous courons à toutes jambes vers la maison, notre refuge en haute mer.

Les chambres de la maison de fouilles sentent le propre, Maria y veille, qui tend les draps rêches sur les lits, passe le balai à petits coups secs, précis, puis lance sur le sol de grands baquets d'eau mousseuse.

Aux chambres est associé le rituel de la sieste, venu du fond des temps. À la sieste on ne court pas on ne saute pas on ne crie pas et on hurle encore moins. Reclus dans l'obscurité des chambres, contraints de nous allonger, nous sombrons vite, plongeons plutôt dans une torpeur poisseuse, aspirés par une fatigue insoupçonnée, sans fond, pas un demi-sommeil mais un coma profond, yeux mi-clos, bouche ouverte.

De cette absence bruissante de cigales Evi se réveille brusquement, hébétée, asphyxiée, toujours trop tard, en sueur, seule, tente de secouer ses membres gourds, une enclume

dans la tête, bataille avec son maillot de bain, retient des larmes amères, court sur le chemin, seule la sauvera cette course éperdue vers la crique, peu importent les pierres, elle nous rejoindra haletante, faisant mine de s'en foutre : sa mauvaise humeur passe en gerbes d'écume, sauts brusques et cris rageurs.

Dans les chambres à l'odeur forte de lessive sèche, de fleurs et d'antimoustique – odeur étrange et permanente, encens d'église et musc – nous soupçonnons que les adultes ne s'enferment pas seulement pour travailler, ils s'adonnent avec ardeur à ce que nous ne pouvons qu'imaginer. Les murs sont couverts d'insectes écrasés avec fureur en constellations sombres, fossilisés, araignée, scorpion, cafard ou simple scarabée, victime à l'évidence d'une erreur judiciaire ; une empreinte de chaussure se devine au plafond.

Evi pour s'endormir a pris l'habitude de les compter à voix haute, ignorant les grommellements irrités qui montent du lit voisin, les « Tais-toi » excédés de ceux

des chambres proches. Elle commence toujours en bas à gauche pour ne pas se tromper, sans oublier le scorpion au-dessus de la fenêtre, onze, douze, à voix haute, elle se tait enfin et sombre, la fatigue et la chaleur l'emportent jusqu'au matin.

Longtemps, nous gardons les yeux grands ouverts à guetter la nuit, criquets, crapauds-buffles, bourdonnements, souffle des tamaris, avides à démêler ces cris du dehors des soupirs derrière la cloison, un gémissement un murmure un rire étouffé, les mystères de ces chambres trop proches.

Evi parle à Niso, tard dans la nuit, blottie contre le mur tapissé d'insectes morts, dans la chaleur étouffante de fin août. Elle dit ce besoin, chaque année, d'une poignée de minutes lentes, précieuses, pour muer ; cette chose qu'elle sent grandir dans sa poitrine et ne sait pas nommer, qui lui prend le souffle, l'oblige à stopper, à attendre sur le pont du ferry, une chose plus nécessaire encore qu'un cœur battant.

Dans le bureau de la maison de fouilles, nul ne travaille. Les adultes y déposent les

livres lus, *Charlie Hebdo* côtoie *Paris Match* ou bien *Lui*, nous empruntons furtivement certains numéros dont les pages sont cor-nées, lues relues, auréolées de traces de miel et de café, d'autres manquent, arrachées, pliées en quatre sous nos oreillers. Personne ne s'en étonne, pas plus que de voir trôner côte à côte Joyce et *SAS*, Whitman et Sade.

Nos lectures sont infiniment diverses, nous ne nous limitons pas aux livres pour enfants qui finissent bien. S'il s'agit d'un monastère, il y règne sur certains plans une grande permissivité et nul ne se pré-occupe plus, comme nos grands-parents dans l'année, de savoir si nos esprits innocents risquent d'assimiler gros mots, idées racistes ou bien capitalistes (raison pour laquelle les innocents *Picsou Magazine* n'ont plus droit de cité chez Zac).

À neuf ans, Zac nous lit à voix haute tout *San-Antonio*, nous n'osons pas demander le sens de certaines expressions qui nous échappent, plus désuètes que sexuelles, que Zac souligne d'un rire gras, la « veuve poi-gnet » par exemple, sans jamais expliquer.

Il déclame *Le Docteur Jivago* tout un été, trois épais tomes jaunis et poussiéreux ; se relevant, Evi secoue sa jambe engourdie d'être restée longtemps dans la même position, l'horrible sensation d'avoir une jambe de bois, puis la brûlure des fourmis dans le mollet. C'est le prix à payer, elle préférerait se couper les deux jambes que de déranger la lecture.

Plus tard Zac se met en tête de nous lire de l'anglais (nous n'y comprenons rien, râtons en vain), des poésies dont nous ne percevons que la mélodie. Zac a onze ans, puis treize, chuchote des pages de Sade sous la toile épaisse de la tente, au camping, et, quand il s'interrompt, nous protestons à l'unisson.

Un beau jour, à quel âge, quatorze, quinze ? Zac cesse de lire, nous avons beau supplier, il refuse, « Ça ne m'intéresse plus et c'est tout c'est fini. » Evi lui en voudra beaucoup, puis plus du tout, se plongera à son tour dans les phrases, seule dans son coin, sourde aux appels du groupe.

Dans le bureau une chatte est venue faire sa portée, pour la troisième fois,

sous la surveillance attentive de Zac. Dans l'année nos parents tolèrent les animaux domestiques dans des conditions strictes d'hygiène, soucieux des risques d'allergies ou de reproduction intempestive de *ces bêtes-là*, acceptant un unique oiseau (désespérément muet), un poisson (ça ne salit pas), à la rigueur un chat (tôt castré, sinon ça pisse partout).

À la maison de fouilles, les chats en liberté se reproduisent à vive allure, dans un monde d'après le déluge où repeupler la terre est l'injonction divine. Ils se multiplient, trouvant ici asile, nourriture et jeux, loin des coups de pied des serveurs des tavernes, et nous les connaissons tous par leur nom, sans erreur. La première vingtaine a été nommée d'après les occupants de la maison de fouilles, les suivants portent un simple numéro. Nous ne les confondons jamais.

Quarante-deux est le chouchou du groupe, qui nous suit comme un chiot et se laisse tomber sur le dos pour qu'on lui gratte le ventre, sans aucune dignité. Dès l'aube il miaule sous la fenêtre de Zac, le

premier réveillé, qui offre câlins et nourriture sans se lasser.

Quarante-deux a commis l'erreur de passer sous la table alors que chutait le plateau de fruits. Après son accident le chaton se traîne lamentablement, la colonne brisée forme un arc sur son dos, les pattes arrière inertes. On le laisse quelques jours *en observation*, disent nos pères.

Les patientes caresses de Zac n'ont pas suffi, sans doute. Et lorsqu'il est clair que le chat ne se remettra pas – par une fin de journée calme, dorée, parfaite –, l'un des ouvriers de la fouille l'attrape de sa main puissante, le petit crac des vertèbres nous glace le cœur. Pas un de nous ne réussit à regarder Zac en face, impassible et muet, les cheveux dans les yeux. Niso sait argumenter, expliquer, mais Zac n'a pas les mots, sauf lorsqu'il lit – ceux des autres alors prennent dans sa bouche leur importance, à la mesure de ses longs silences.

Tard dans la nuit, dans un demi-sommeil, nous entendons la porte du bureau grincer ; Zac s'est levé, nous devinons ses pas.

Le plafond de la maison bruit de galopades effrénées, de patients grignotages, nous imaginons des fils électriques à nu, des termites et du bois qui d'un coup s'effritent sur nos têtes, révélant les étoiles.

Dans nos appartements de l'hiver, blottis au fond du lit nous ne percevons que le ronronnement du réfrigérateur, les pas lents du retraité à l'étage supérieur, le murmure d'une télé ou d'une radio lointaine. Nous vivons dans des espaces clos, des intérieurs douillets protégés du dehors par des doubles vitrages et des portes blindées.

Ici pas de code d'entrée ni de clés, nul ne sait où ni quand elles ont été perdues, oubliées sur un clou, s'il y en a jamais eu. La maison communique avec l'extérieur, les soirs de vagues on peut entendre leur mugissement, nous les écoutons gronder au loin, en lieu sûr, dans l'odeur des draps rêches et les ronflements proches. Parfois l'un de nous ne résiste pas : en silence, tire la porte, se faufile dans le couloir, cherche Zac du regard.

Zac, à quelques pas, caresse les plantes autour des piliers, les murmures du jardin

l'attirent, il grimpe sur la bordure puis renonce, comme si ces feulements, crissements, coassements nocturnes étaient des pièges à sa seule intention.

Son issue de secours est l'entrée du bureau. La porte ne ferme plus depuis longtemps ; elle reste entrouverte, incite à se faufiler, au repli stratégique. Sur le seuil Zac s'arrête ; une image le retient. Cette scène, nous l'avons vue aussi, il y a deux étés, trois plutôt ?

Un soir où la lampe-tempête de la véranda tangué, auréolée de moustiques, éclaire une ombre : comme Zac nous levons la tête vers un bras couvert de duvet noir autour de la taille de sa mère, de dos, penchée en arrière dans un tango absurde, la bouche ouverte sur un rire de gorge, un rire qui fait froid dans le dos.

CARRÉS DE FOUILLES

Ici nos parents ne sont plus les mêmes. D'adultes responsables ils deviennent ces individus au comportement erratique, beaucoup plus séduisants et un peu effrayants. Dans la véranda, midi et soir, nous les croisons avant de nous disperser, les uns au chantier, les autres vers la crique.

Avec nos parents de l'été, imbibés et fouteurs, finis les horaires réguliers et les goûters préparés avec soin. Nos mères, qui toute l'année nettoient le frigo au désinfectant, achètent les steaks sous vide et maintiennent avec obsession notre hygiène corporelle, choisissent ici la viande sur l'étal du village, couvert de mouches et noir de sang caillé ; nous restons en retrait, entre deux haut-le-cœur. Les nuits suivantes elles constateront d'un œil morne nos vomissements

nocturnes avant de se rendormir, nous laissant amorphes, exténués, cheveux emmêlés, dans l'odeur aigre des draps souillés.

Ici la mère de Zac, que l'on a vue débarquer du ferry en jean informe, cheveux en bataille, les yeux cernés sans une ombre de maquillage, se mue en diva sexy aux formes généreuses. Elle porte des bikinis extravagants et des minijupes jusque sur le chantier, contribuant à la hausse soudaine de températures déjà écrasantes, et le soir danse pieds nus sur la piste de la taverne, bras haut levés, découvrant des aisselles d'une blancheur saisissante.

La mère de Zac ne reste que peu de temps, laissant son fils sous la garde de l'oncle archéologue, seul vrai austère du groupe, mais elle donne le ton. Et quand elle repart, de nouveau dépouillée de ses tenues de star, embrassant à l'embarcadère Zac du bout des lèvres sans cesser de fumer, elle laisse pour l'été son empreinte sur le groupe, et son image inscrite au fer-blanc sur nos rétines – le dernier mégot de cigarette taché de rouge carmin, abandonné sur la table du café du port, disparaît